

Les estampes de dévotion habillées, entre altération et ornementation

Ma communication propose de d'étudier une pratique, connue mais peu étudiée, qui consiste à vêtir des images imprimées. Je me pencherai en particulier sur les estampes religieuses habillées à la fin du XVII^e et dans le courant du XVIII^e siècle. Les gravures étaient rehaussées de fragments textiles, appliqués au verso de la feuille de papier qui avait été préalablement ajourée. Ainsi, en poursuivant un but d'ornementation de l'image, on arrive paradoxalement à une altération de la gravure, dont une partie est remplacée par du tissu. Le textile réel se substituait le plus souvent aux textiles représentés dans l'image (vêtements, tentures), mais remplaçait parfois également d'autres types d'objets. Quoi qu'il en soit, ces altérations respectaient l'iconographie d'origine, n'apportant pas de modification quant à la composition, la position des personnages ou le mouvement des vêtements. Ce phénomène d'habillage est souvent associé à d'autres procédés d'art dit « populaire », comme les découpages, silhouettages, collages, paperolles, images métallisées ou rehaussées de gouache, dentelles de canivets et broderies, fruits de longues heures de travail patient.

Cette technique d'embellissement, qualifiée de marginale dans la littérature secondaire consacrée au médium de la gravure, était souvent anonyme, exécutée dans un cadre de dévotion privée ou dans un cadre conventuel. Certains centres religieux ont produit en masse des estampes ornées de tissus. Les représentations de la Vierge noire de l'abbaye suisse d'Einsiedeln, de Notre-Dame de Luxembourg, ou du crucifix miraculeux « Zwarte God » dans l'église du béguinage Onze-Lieve-Vrouw ter Hoyen à Gand étaient recouvertes de textiles (Cugy 2016), et évoquent l'habillement des statues miraculeuses (Trexler 1991 ; Delfosse 2004).

Un tel traitement de l'image, exploitant le potentiel décoratif du textile, vise avant tout à une forme d'appropriation, de personnalisation de l'estampe. Il permet de conférer une apparence unique à la gravure, image par définition multiple. Cette pratique a dû accorder à l'estampe un caractère plus ludique que ne le laissent supposer les œuvres monochromes que l'on trouve aujourd'hui dans la plupart des collections. La matérialité croisée du papier et du textile donnait l'occasion au propriétaire de la gravure de prendre part à la création artistique. À travers une exploration d'études de cas témoignant d'enjeux tant spirituels qu'esthétiques, ma proposition souhaite mettre en lumière l'expérience tactile vécue par les utilisateurs et utilisatrices d'estampes habillées de la première modernité.

Bibliographie :

Pascale Cugy, Georgina Letourmy-Bordier et Vanessa Selbach, « Les 'estampes habillées' : acteurs, pratiques et publics en France aux XVII^e et XVIII^e siècles », *Perspective. Actualité en histoire de l'art*, 1 (2016), p. 163-170.
Annick Delfosse, « Vêtir la Vierge : une grammaire identitaire », dans Olivier Donneau (éd.), *Quand l'habit faisait le moine. Une histoire du vêtement civil et religieux en Luxembourg et au-delà*, Bastogne, Musée en Piconrue, 2004, p. 199-209.
Richard C. Trexler, « Habiller et déshabiller les images : esquisse d'une analyse », dans Françoise Durand, Jean-Michel Spieser, Jean Wirth (dir.), *L'image et la production du sacré*, Paris, 1991, p. 195-231.

Gwendoline de Mûelenaere est chargée de recherches F.R.S.-FNRS en histoire de l'art à l'Université catholique de Louvain, et membre du GEMCA. Elle étudie la manipulation physique des gravures flamandes de la première modernité afin de saisir les enjeux esthétiques, épistémiques, spirituels et sociologiques de cette pratique.

